

Noodlot / Fatalité, Louis Couperus, 1890

Fragment vertaald door Françoise Antoine (15/09/2020)

Hoofdstuk I - 1, 2 en 3

I

1

Les mains dans les poches, le col de son manteau de fourrure relevé, Frank avançait dans la poudreuse voltigeant dans le soir, le long de l'Adélaïde-Road déserte. Alors qu'il approchait de la petite villa où il vivait – White-Rose, tout entière enfouie, enfoncée, noyée dans la blancheur de la neige, comme un nid dans la ouate –, il vit quelqu'un marcher vers lui depuis Primrose Hill. Il fixa son regard sur le visage de l'homme qui voulait visiblement lui parler, ignorant son dessein par cette nuit de neige solitaire, et fut très étonné d'entendre en néerlandais :

— Je vous prie de me pardonner, mais... n'êtes-vous pas monsieur Westhove ?

— Si, répondit Frank. Qui êtes-vous ? Qu'y a-t-il ?

— Je suis Robert van Maeren, peut-être vous souvenez-vous...

— Bertie, c'est toi ? s'exclama Frank. Qu'est-ce qui t'amène à Londres ?

Et dans sa stupéfaction, il vit ressurgir, au milieu des flocons, une vision de sa jeunesse, un tableau lumineux d'amitié entre garçons, quelque chose de juvénile et chaleureux...

— Peut-être pas tout à fait le hasard ! répondit l'étranger, dont la voix s'était un peu affermie au son du diminutif « Bertie ». Je savais que vous habitiez ici, et je me suis déjà présenté trois fois à votre porte, mais vous n'étiez pas là. La demoiselle a dit que vous rentriez en tout cas ce soir, et c'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous attendre ici...

La voix perdit à nouveau toute fermeté et se fit implorante, comme celle d'un mendiant.

— Tu devais vraiment me parler de façon aussi urgente ? demanda Frank, surpris.

— Oui... je voulais... si vous pouviez peut-être m'aider... je ne connais personne ici...

— Où habites-tu ?

— Nulle part, je suis arrivé tôt ce matin et j'ai... je n'ai pas d'argent...

Et il se recroquevilla, frissonnant d'être resté dans le froid durant cette brève conversation, presque suppliant, comme un chien qui a peur.

— Viens avec moi, dit Frank, abasourdi et pris de pitié, rempli de souvenirs affectueux de ses jeunes années. Reste donc chez moi cette nuit.

— Oh oui, volontiers ! fut la réponse, hâtive et tremblante, comme s'il craignait que son ami revienne sur ses divines paroles.

Ils firent quelques pas ensemble, puis Frank sortit la clé de sa poche, la clé de White-Rose. Il ouvrit la porte ; une lanterne hexagonale mauresque brûlait à flamme basse, éclairant le vestibule d'une douce lumière.

— Entre ! dit Frank.

Et il tira le verrou de la porte derrière lui. Il était minuit et demi. La bonne était encore debout.

— Ce monsieur est déjà venu plusieurs fois, chuchota-t-elle, jetant un regard de suspicion sur Bertie. Et je l'ai vu passer et repasser toute la soirée, comme s'il montait la garde. J'ai eu peur, vous savez ; c'est tellement isolé par ici.

Frank secoua la tête de façon rassurante.

— Rallume vite le feu, Annie. Ton mari est-il encore éveillé ?

— Le feu, monsieur ?!

— Oui... Bertie, tu veux manger quelque chose ?

— Très volontiers... si cela ne vous cause pas trop d'embarras ! répondit Bertie, en anglais, pour la bonne, tandis que son regard malheureux cherchait les yeux bleus, froids et surpris de la robuste et belle jeune femme.

Il avait une voix de velours et, petit et fluet, essayait de prendre le moins de place possible dans le vestibule, de se ratatiner, de fuir les regards de la bonne, de s'effacer dans un coin d'ombre.

Frank l'emmena alors dans une grande pièce à l'arrière, d'abord froide et sombre, mais bientôt éclairée, bientôt également réchauffée d'une douce et rayonnante chaleur provenant du grand feu qui commençait à flamber dans l'âtre encore fermé. Annie dressait la table.

— Un seul couvert, monsieur ?

— Deux : je souperai avec lui ! déclara Frank, pensant que Bertie serait ainsi plus à son aise. Sur les instances de Frank, Bertie s'était installé dans un grand fauteuil près de la cheminée, où il demeurait craintif et raide, sans mot dire, intimidé par la bonne qui allait et venait sans cesse. Pour la première fois, Frank remarquait, à la lumière, la pauvreté de son apparence ; sa veste élimée, brillante de graisse et aux boutons manquants ; son pantalon usé jusqu'à la corde, tout effiloché ; son cache-nez sale, trahissant un manque de linge ; ses chaussures avachies pleines de trous. Penaud et embarrassé, il avait gardé à la main un vieux chapeau. C'était là une tenue qui ne s'accordait en rien à sa constitution gracile, aristocratique, à ce visage fin, pâle et maigre, distingué malgré la chevelure blonde mal peignée et la barbe de trois jours ; on eût dit une mascarade de naissance et d'éducation dans les haillons de la

misère, qu'eux portaient maladroitement, comme un costume de théâtre mal ajusté. Et l'acteur en question demeurait assis, immobile, les yeux rivés au feu, mal à l'aise dans l'atmosphère de luxe qui l'entourait ici dans cette pièce : à l'évidence, la demeure d'un jeune homme fortuné n'ayant aucune disposition pour la convivialité domestique : de riches rideaux et tapis, des meubles et ornements précieux, mais agencés sans confort, poussés de manière conventionnelle contre les murs, droits et sans vie, rutilants de propreté. Mais ce n'est pas l'impression qu'éprouva Bertie, car une agréable sensation de chaleur et de sécurité le gagnait, un sentiment de paix et d'insouciance, paisible comme un lac et suave comme une oasis : un paysage riant après le froid et la neige des dernières heures. Et lorsqu'il vit Frank le dévisager, certainement surpris par son immobilité et son regard fixé sur le grand feu, où les flammes dansaient à présent comme des langues de dragon jaunes, il sourit enfin et parla humblement, avec gratitude, de cette voix de mendiant :

— Merci beaucoup, vous... vous êtes si bon...

Ce qu'Annie servit ensuite n'avait rien d'extraordinaire : les maigres restes du garde-manger d'un jeune homme toujours à l'extérieur, un peu de bifteck froid et de la salade, quelques biscottes et de la confiture, mais cela ressemblait tout de même à un souper, et Bertie lui fit pleinement honneur, mangeant avec une lenteur systématique et presque de l'indifférence, buvant son grog chaud et fumant, sans laisser paraître la faim, qui lui tenaillait le corps et lui creusait l'estomac. Frank tenta de lui tirer enfin les vers du nez, l'incitant à parler et à raconter ce qui l'avait réduit à une telle misère, et Bertie livra son histoire par bribes, toujours avec humilité, tandis que chaque mot résonnait comme une supplication. Une brouille avec son père à propos de l'héritage maternel, une bagatelle de quelques milliers de florins, bien vite dissipés ; ses vicissitudes en Amérique, où il avait été tour à tour valet de ferme, garçon d'hôtel et comparse dans un théâtre ; son retour en Europe sur un bateau à vapeur, payant sa traversée par des services de toutes natures ; et maintenant : son premier jour à Londres, sans un sou. Il s'était souvenu de lettres datant d'il y a quelques années, sur lesquelles figurait l'adresse de Westhove à Londres, et il avait immédiatement cherché White-Rose, craignant que Frank n'ait entre-temps déménagé quatre ou cinq fois sans laisser de trace... Oh ! son angoisse, ce soir, attendant dans le vent, tandis qu'il faisait de plus en plus noir ; l'obscurité juste éclairée par la blancheur fantomatique de la neige dans un silence de mort ! Et maintenant, cette chaleur, un toit, un souper ! Et de nouveau, il remercia, se faisant petit, recroquevillé dans ses habits râpés :

— Merci, merci...

Annie, maudissant tout ce remue-ménage à cette heure de la nuit, qui plus est pour un vagabond ramassé dans la rue par monsieur, avait préparé la chambre d'amis. Et Frank le conduisit à l'étage, frappé par sa mine épuisée et son teint de cendre. Il lui tapota l'épaule, lui promit de l'aider, mais maintenant il devait aller se coucher : ils verraient bien demain.

Lorsque Bertie fut seul, il regarda attentivement autour de lui. La pièce était très confortable, le lit ample, chaud et moelleux. Il se sentait sale et crasseux dans ce luxueux cocon pourvu de toutes les commodités et, par un instinct naturel de décence et de propreté, commença, bien que claquant des dents, à se laver, se frictionner, s'astiquer, se frotter, longuement et méticuleusement, jusqu'à ce que son corps, parfumé de la tête aux pieds d'une senteur de mousse savonneuse, brille d'un bel éclat rosé. Il se regarda dans le miroir et regretta de ne pas avoir de rasoir : sinon, il se serait rasé.

Enfin, revêtu de la chemise de nuit apprêtée pour lui, il se glissa dans le lit. Il ne s'endormit pas tout de suite, profitant de son bien-être, de sa toilette purificatrice, de la blancheur des draps, de la chaleur fraîche des couvertures, de la veilleuse, dont la lueur filtrait discrètement à travers l'abat-jour vert. Dans ses yeux, un sourire se mit à pétiller, sur ses lèvres également. Et il s'endormit, sans penser au lendemain, apaisé dans l'insouciance du présent et la chaleur de son lit, l'esprit presque vide, avec cette seule et minuscule pensée : Frank était tout de même un chic type !

2

Le lendemain matin, il gelait ; la neige brillait d'un éclat dur comme le cristal. Ils avaient pris leur petit-déjeuner et Bertie racontait ses malheurs en Amérique. Il s'était fait couper les cheveux et raser par le barbier de Frank, et portait des vêtements de Frank, qui lui allaient comme un sac, et une paire de pantoufles, dans lesquelles ses pieds nageaient. Il commençait à se sentir moins étranger et se blottissait comme un chat qui a trouvé un coin douillet. Il était allongé confortablement dans le fauteuil, fumait à son aise, tutoyait Frank, à la demande de ce dernier, et sa voix coulait, douce et fondante, avec une note d'agréable gaieté, comme de l'or mat. Frank était ravi de sa compagnie et le laissait raconter, et Bertie le faisait simplement, sans en rajouter sur son malheur ; tout s'était passé comme cela devait se passer, il n'aurait pu en aller autrement. Une fois pour toutes, il n'était pas un favori des dieux, voilà tout. Mais il était coriace ; un autre n'aurait pas tenu le coup, avec tout ce qu'il avait vécu...

Frank le contemplait avec ébahissement ; il était si fin, si pâle, si gracile, comme s'il n'avait pas atteint son plein développement masculin ; il disparaissait dans les plis grotesques du

veston et du pantalon de Frank ; c'était un petit garçon, comparé à lui qui était si grand et carré ! Et il avait connu des jours de famine, des nuits sans toit : une pauvreté insoutenable aux yeux de Frank, qui était bien nourri et éclatant d'une vigoureuse santé ; et Bertie en parlait si calmement, presque en plaisantant, sans se plaindre, regardant seulement avec regret ses belles mains maigres, tout abîmées d'engelures violacées, les jointures crevassées et sanglantes. Pour le moment, l'état de ses mains semblait être son unique motif de chagrin. Tout compte fait, un tempérament heureux, se dit Frank, tout en le taquinant à propos de son attitude. Mais Bertie fut lui-même effrayé par son insouciance, car il s'exclama tout à coup : — Mais que vais-je faire maintenant... que vais-je faire !

Il regardait devant lui, affolé, désespéré, en se tordant les doigts. Frank balaya son désarroi d'une plaisanterie, lui reversa un verre de sherry et dit qu'il devait avant tout rester chez lui le temps de se rétablir. Il trouverait même formidable que Bertie reste quelques semaines ; à dire vrai, sa vie creuse de mirliflor l'ennuyait un peu ; il faisait partie d'un cercle de jeunes gens qui sortaient beaucoup, faisaient beaucoup la noce, et il se sentait las de tout cela : des dîners et des bals dans le monde, des soupers et des orgies dans le demi-monde. C'était toujours la même chose : une vie en forme de montagnes russes, de haut en bas, de bas en haut, sans qu'il faille un instant réfléchir ; une existence faite par d'autres pour soi, au lieu que d'être faite par soi-même. Mais à présent il avait un but : Bertie ; après quelques semaines de repos, Frank l'aiderait à chercher un travail ou quelque occupation, mais, pour l'heure, il ne devait point se mettre martel en tête. Frank était content d'avoir retrouvé son vieil ami. Les souvenirs remontaient comme des mirages ténus, pâles et sympathiques : des souvenirs de ses années d'école, de bêtises de garnement, de fugues, de bagarres dans les dunes près de La Haye : Bertie se rappelait-il ? Frank revoyait le petit garçon maigre, maltraité par de grands dadais, protégé par lui, Frank, dont les poings cognaient pour défendre son petit camarade. Et plus tard, leurs années d'études à Delft ; Bertie recalé, qui disparaît subitement sans laisser de trace, pas même à l'attention de Frank ; puis quelques lettres, de loin en loin ; puis des années de néant. Oh, il était heureux d'avoir à nouveau son ami près de lui ; il avait toujours beaucoup aimé Bertie ; justement parce que Bertie était si totalement différent de lui, avec quelque chose d'un chat, épris de confort et d'attentions, et puis, de temps en temps, piqué du besoin impérieux de s'enfuir par-dessus les toits et les gouttières, de se salir de boue, de se rouler dans la crasse, pour ensuite revenir se réchauffer et se lécher le poil. Il aimait son ami comme on aimerait un frère jumeau complètement différent, fasciné par le charme nonchalant et délicatement égoïste de Bertie : nature féline par excellence !

Bertie trouva un luxe absolu de rester ce jour-là à la maison, assis au coin du feu, qu'il faisait flamber fort en y jetant une bûche après l'autre. Frank avait un porto blanc délicieux et ils traînassèrent encore après déjeuner, buvant et discutant, tandis que Bertie ne tarissait plus sur l'Amérique, sa ferme, son hôtel, son théâtre, une anecdote en entraînant une autre, captivant par une touche de romantisme insolite. Frank ressentit ensuite le besoin de prendre l'air et voulut se rendre à son club, mais Bertie demeura là : seul, il pouvait se promener en guenilles, mais avec Frank il ne pouvait même pas se montrer dans les vêtements qu'il avait sur lui. Frank rentrerait à la maison pour dîner à huit heures. Et soudain, comme frappé par une pensée fulgurante, Bertie supplia :

— Ne parle pas de moi à tes amis... Il n'est pas nécessaire qu'ils sachent que tu connais un individu aussi affreux que moi... Tu me le promets ?

Frank promit en riant, et l'affreux individu, lui tendant les mains, s'exclama :

— Comment te remercier de tout ce que tu fais pour moi ! Quelle chance de t'avoir rencontré ! Tu es le gars le plus noble que je connaisse...

Frank se déroba aux remerciements et Bertie resta seul devant la cheminée, attisant l'âtre jusqu'à ce que tout son corps soit brûlant, rôti, les pieds posés sur la barre en nickel. Il se resservit un verre de porto et se força à ne penser à rien, se lovant dans le plaisir de l'indolence, et se remit à examiner ses mains crevassées, se demandant si elles guériraient vite.

3

Un mois avait passé à White-Rose et l'on reconnaissait à peine Bertie sous les traits du jeune homme assis à côté de Frank dans une victoria, la mise impeccable, pelisse de première qualité et haut-de-forme dernier cri ; les genoux des deux hommes recouverts d'un lourd plaid en fourrure. Il évoluait à présent avec une grande aisance parmi les connaissances de Frank, en véritable dandy, charmant et affable, avec un anglais chuintant à l'accent fabriqué qu'il trouvait distingué. Il dînait tous les jours avec Frank dans le club de ce dernier, où il avait été introduit, dégustait des faisans, buvait des vins raffinés en affichant la mine la plus blasée du monde et fumait des havanes à deux shillings comme s'il se fût agi de cigarillos. En son for intérieur, Frank éprouvait une affection suprême pour lui et l'observait, un sourire secrètement amusé sur les lèvres, tandis que Bertie vaquait calmement à ses occupations, devisant avec les jeunes de la haute société sans jamais se laisser désarçonner un instant ; et Frank trouvait cette comédie si amusante qu'il le présentait partout où il allait.

L'hiver s'adoucissait et faisait place à un printemps brumeux, la *season* arrivait, et Bertie semblait beaucoup apprécier les *afternoon-tea's* et les *at-home's* ; flirter aux grands dîners entre quelques jolies épaules, jamais ébloui par l'éclat des bijoux ni même enivré par les bulles de champagne ; s'enfoncer voluptueusement dans un siège au balcon, son visage délicat reposant avec élégance sur son haut col brillant, une fleur blanche parfumée à la boutonnière et sa double lorgnette tournant entre ses doigts désormais guéris, comme si aucune de ces dames ne méritait qu'il la scrutât de plus près. Quant à Frank, faute d'activité, il avait poussé Bertie dans cette vie, comme quelqu'un qui prend son plaisir là où il le trouve, non seulement pour l'aider, mais aussi pour se divertir : quel fol amusement de duper tous ces gens ! Bertie était plein de scrupules et notait consciencieusement, dans un carnet de poche, chaque *penny* que Frank dépensait pour lui – en des temps meilleurs, il lui rembourserait tout – et la somme se montait en quinze jours à plusieurs centaines de livres.

À la maison aussi, Frank trouvait en lui une récréation unique : Bertie, qui par quelques mots doux était parvenu à amadouer Annie et son mari, gardien et majordome de Frank, jeta tous les meubles dans un désordre capricieux, acheta des statues, de grands palmiers et des tissus orientaux, et transforma le manque d'agrément d'autrefois en un confort artistique, invitant à la paresse : une lumière tamisée, de larges divans, une atmosphère d'alcôve, embaumée de pastilles d'encens égyptiennes et de cigarettes fines, où toute pensée s'assoupissait et où l'œil mi-clos s'attardait sur les formes nues des statues, au bronze rehaussé par le vert des plantes. Le soir, on y organisait des festins et des orgies avec quelques amis choisis et des beautés triées sur le volet : deux dames d'une patinoire et une comparse de théâtre aux adorables lèvres vermillon, qui fumaient et buvaient à la santé de Bertie. Frank s'amusait comme un roi à voir Bertie, animé d'un profond mépris pour la gent féminine, insensible aux charmes des trois grâces, les railler, les taquiner, semer entre elles la zizanie, jusqu'à ce qu'elles s'arrachent presque les yeux, verser enfin du champagne dans leurs décolletés.

Non, jamais auparavant Frank ne s'était autant déridé, de tout son long séjour à Londres, où il s'était installé en tant qu'ingénieur, prétendument pour donner une touche cosmopolite à ses connaissances.

Il avait le cœur foncièrement bon, trop prospère pour être un grand penseur ; il avait goûté à tous les plaisirs et n'attachait guère de prix à la vie, qui n'était au fond qu'une comédie qui durait en moyenne trente-six ans, selon les statistiques. Il prétendait à quelque vision philosophique de la vie, mais en réalité, celle-ci consistait à éliminer tout ce qui n'était pas amusant. Or, Bertie était amusant, non seulement à cause de ses blagues – ce jeu de panthère cruel avec les femmes –, mais surtout pour la farce qu'il jouait dans le monde de Frank, en se

faisant passer pour un *high-lifer* : lui, le vagabond qui, il y a un mois à peine, tremblait de froid en haillons dans la rue ! C'était un secret amusement de chaque instant, et il donnait carte blanche à Bertie pour soutenir son rôle : une carte blanche bientôt noircie d'importantes notes de tailleur, car Bertie s'habillait avec une vanité raffinée, achetait des cravates par douzaines, adoptait tous les cols à la mode, tantôt droits, tantôt avec une pointe, comme ci, puis comme ça, et usait pour sa toilette de toute la gamme d'eaux parfumées de Rimmel. On eût dit qu'après avoir été crasseux comme un chiffonnier, il désirait s'immerger totalement dans la sophistication du dandy. Et si, au début, il notait dans son calepin toutes ces dépenses mirobolantes, il oublia bientôt un article, puis un autre, puis il perdit son crayon et oublia tout !

Ainsi passèrent plusieurs semaines, et Frank ne pensait guère à faire l'effort de demander à ses influentes relations d'aider Bertie à trouver un emploi. Leur dispendieux farniente remplissait leur esprit, du moins celui de Frank, et sa vie, grâce à Bertie, avait retrouvé un nouveau charme. Quand, tout à coup, il se produisit une chose singulière.

Bertie était sorti seul le matin et ne se présenta pas au déjeuner. Pas de Bertie non plus au club l'après-midi. Ni au dîner. Il ne rentra pas à la maison le soir, n'avait pas laissé de mot. Très inquiet, Frank resta debout la moitié de la nuit : personne. Deux jours s'écoulèrent : personne. Frank demandait ici, s'enquérissait là, signala enfin la disparition à la police.

Quand, un matin – Frank n'était pas encore levé – Bertie apparut devant son lit, avec un sourire d'excuse : Frank n'allait pas lui en vouloir ; il n'avait pas été inquiet, tout de même ? Tu vois, cette vie à toujours être irréprochable l'avait subitement lassé. Toujours ces mêmes belles dames avec leurs traînes et leurs diamants, ces mêmes clubs de lords et de baronnets, et puis ces patinoires, le summum du convenable !... Et puis cet éternel haut-de-forme, et puis chaque soir le frac avec la boutonnière ! C'était d'un mortel ! Il avait craqué, il était parti prendre un peu d'air...

— Mais où étais-tu donc ? demanda Frank, ahuri.

— Oh par-ci, par-là ! Chez de vieilles connaissances. Je ne suis pas sorti de Londres...

— Je croyais que tu ne connaissais personne ici ?

— Oh, si ! Pas des gens à la mode, tu sais, pas comme toi... mais deux ou trois drôles, ça oui... Tu n'es quand même pas fâché contre moi ?

Frank s'était redressé à moitié pour l'examiner.

Il était pâle, avait l'air épuisé et négligé. Le bas de son pantalon était couvert d'une épaisse couche de boue, son chapeau cabossé ; il avait un accroc dans son pardessus. Et il se tenait là, apparemment gêné, comme un petit garçon, le sourire malicieux et enjôleur.

— Allons, ne sois pas fâché... Tu me pardonnes ?

C'en fut trop pour Frank : il éclata de rire, laissant libre cours à sa joie. Ce Bertie, quelle canaille !

— Mais où étais-tu ? demanda-t-il à nouveau.

— Oh par-ci, par-là...

Il n'en apprit pas davantage ; Bertie n'en révélerait pas plus qu'il ne voulait. Et, se disant un peu fatigué, ce dernier alla se coucher. Il dormit jusqu'à trois heures de l'après-midi. Frank s'en amusa toute la journée, et Bertie s'esclaffa également, plus tard, lorsqu'il entendit parler de la police. L'après-midi, au club, prenant une mine triste de circonstance, il raconta à table qu'il avait dû s'absenter de la ville quelques jours à la suite d'un décès. Par une négligence du domestique, Frank n'avait pas reçu son message.

— Mais où étais-tu ?!! lui chuchota Frank à l'oreille, avec une gaieté et une curiosité irrépressibles, pour la troisième fois.

— Ah, je te l'ai dit : par-ci, par-là ! répondit Bertie, arborant le visage le plus normal du monde ; et retrouvant son savoir-vivre, très méticuleusement, le petit doigt en l'air, il goba sa demi-douzaine d'huîtres, sans plus un mot sur cette affaire.